JEAN-PIERRE BASTID

LE TRANSAFRICAIN

roman



afrique noire

AVENTURES SANS FRONTIÈRES

FLEUVE NOIR

Collection dirigée
par Daniel Riche

16°42
65925

AVENTURES SANS FRONTIÈRES

Dans la même collection

Bourlingages	François Migeat
Le Transafricain	Jean-Pierre Bastid

A paraître

Milana	Thierry Marignac
Rivière salée	José Varéla



LE TRANSAFRICAIN

JEAN-PIERRE BASTID

LE TRANSAFRICAIN

823
2154634

FLEUVE NOIR

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1996 Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-05439-9

Jean-Pierre BASTID

Né en 1937 à Montreuil, dans la ceinture rouge de Paris, de parents auvergnats et chiffonniers, Jean-Pierre Bastid vit les années de guerre dans le Puy-de-Dôme. Explorant les ruisseaux et les Couzes, il hante truites et écrevisses, court les monts du Cézallier où il attrape assez de mots patois pour rassembler les splendides rousses de Salers aux cornes en lyre. Il ne connaît les bancs de l'école qu'à son retour à Paris en 45, étudie chez les bons pères, découvre le cinéma, s'aperçoit du même coup que les meilleurs films sont à l'index et succombe à une passion sans recul pour la dernière chimère du Diable. Il ne sera ni médecin ni enseignant ni commerçant, pas plus que maître-biffin ; c'est décidé, il fera du cinéma.

A dix-huit ans, il expédie une lettre à Nicholas Ray aux bons soins de la Warner. Suivent rencontres et correspondance régulière. En 68, il assistera Nick pour *What*. Quand Jean Cocteau tourne son dernier film, il part en auto-stop aux Baux de Provence. Recruté en qualité de stagiaire, il termine *le Testament d'Orphée* comme assistant.

Vient la pacification de l'Algérie. Il milite pour la paix algérienne. A la suite de l'enlèvement de Mehdi Ben Barka, il entreprend une enquête sur le rôle de la CIA dans le tiers monde. Le gouvernement algérien accorde son soutien à un projet de film que la corruption interdit.

Il rencontre Jean-Patrick Manchette, jeune professeur d'anglais à qui la perspective de finir dans sa peau de fouette-cul donne des boutons. Il lui propose de faire équipe et l'entraîne dans *les Globe-Trotters* et autres écrits mercenaires.

Tandis que les deux compères écrivent des *Série Noire*, Yves Boisset tourne *l'Attentat*, ultime avatar du projet algérien. Ecarté du film, l'auteur répond par *l'Affaire N'Gustro*, signé Manchette, où Ben Barka devient un « nègre ». Fatigué de la ville, des négrifications et du militantisme, Bastid laisse aux anciens amis l'ennui de faire carrière et voyage en Afrique.

Au Bénin, alors Dahomey, on lui demande d'écrire un film. L'Afrique n'est qu'un miroir grossissant de l'Europe, le voyageur comprend et le jeu ne manque pas de sel : nègre d'un Nègre, il n'y a pas à hésiter. *Le Signe du Vodoun* de M. Abikanlou Pascal sera le premier long métrage dahoméen. Depuis, Bastid a multiplié les voyages sur le continent noir

Pour Monsieur Mimi et Madame Violette

Avec un grand merci à J. G. I.

Première époque

LES NAUFRAGÉS DU RAIL

PREMIERE PARTIE

LIVRE I

MAMA AFRICA

1

Rouge sur rouge, rien ne bouge

Malgré l'orage de la veille, le temps était encore maussade, terriblement moite. Sur son bulldozer, les mains aux commandes qui collaient à ses paumes, Willy Du Bois, un brun à la moustache fournie et tombante, œuvrait au nivellement du haut d'une butte sur laquelle passerait la future voie ferrée.

Un carrousel de camions versait des matériaux pris à une fouille en amont. Aussitôt les bennes basculées, Willy arasait la masse. Cela faisait au flanc d'une falaise d'un bel ocre rouge un boulevard solide où les véhicules répétaient la même manœuvre : tourner pour laisser leur masse glaiseuse de 15 tonnes aussi près que possible du vide et repartir à vive allure en chercher une autre. Entre deux apports, s'il en avait le loisir, le niveleur reprenait le terrain en arrière pour l'égaliser jusqu'au bord.

En haut de son engin, Willy s'ennuyait.

Moi, je suis un speedé, avait-il coutume de dire. Ce Wallon fort comme un bœuf qui ne rechignait pas à la

besogne, détestait la faire au même endroit. Friand de bagarre, il prisait les travaux de déforestage. Il n'aimait rien tant que de lancer son scrapper contre arbres et souches, et de voir résister héroïquement les géants de la forêt pour finir par céder et s'abattre devant son valeureux engin.

Depuis qu'il conduisait les bulls, c'était la première fois qu'on le réduisait à tourner sur lui-même comme un mulet de noria. Il en arrivait à envier ceux qu'il considérait comme ses inférieurs, les mecs des camions qui jouaient à se courser, roue dans roue, à se dépasser puis se rabattre pour obliger l'autre à freiner, le premier braquant de nouveau et relançant aussitôt son moteur à fond quitte à se flanquer en travers de la piste.

Tout ça, c'était pour la galerie, mais Willy Du Bois, un brun moustachu dont l'élégance désuète lui donnait des faux airs de Clark Gable, avait un goût immodéré pour le panache.

A mesure que s'élevait son boulevard, il se désolait. Pendant les rares instants que lui laissait ce foutu dammage, il commença à déverser son amertume dans l'oreille du chef de chantier, Jan Van Curtelyn, un Flamand de Coxyde, nabot chauve et sans grâce, de très médiocre compétence, qu'en principe et en sa qualité de Wallon, il ne pouvait voir en peinture.

— Ho ! T'as vu ce bordel ! Putains de Pakistanais ! Comment ils poussent à la course, ces enfoirés de bougnoules.

Curtelyn hochait la tête, son œil pétillait tandis qu'il s'éventait avec un chapeau de brousse avachi qu'ornait un ruban en peau de léopard. Il n'en était pas à un dégueulis près. Que l'on chambre ou glaviote sur les

hommes des races inférieures n'était pas pour lui déplaire. A croire que le Pakistan versait à la compagnie Afrika Trek des bakchich pour le débarrasser de ses ressortissants.

A la benne suivante Tête de Bois continua son travail de sape.

— Faudrait qu'ils gardent leurs distances, merde ! Ils viennent si près des chenilles de mon bull, ces branquignols, que tout à l'heure je vais m'en cartonner un. C'est vrai ça, sans blague !

Willy, qui surveillait le chef de chantier, le voyait approuver sans un mot. Il estima qu'il était temps de balancer sa prédiction.

— Ah, ça, pour se disputer les primes, ils sont bons, les basanés ! La gratte, ils ne connaissent que ça ! Tout à l'heure, quand un bahut se sera balourdé...

Curtelyn avait repéré le timoré qui perturbait le rythme du carrousel. C'était Fortuné Blanck, un métis antillais que l'on avait débarqué de sa pelle mécanique à la suite d'un accident qui avait coûté la vie à son apprenti. On l'avait rétrogradé sur un camion où il n'avait que lui à mettre en danger. Du coup, il ne prenait aucun risque mais en créait car sa prudence incitait tous les autres à le dépasser.

A son prochain passage, le chef de chantier l'arrêta.

— Faut tenir la cadence, Blanck ! Tout le monde doit être à la même vitesse.

— Je ne tiens pas à me viander, moi.

— T'es vraiment qu'une brêle ! Allez, descends de là ! Prends la place à Du Bois sur le bull, tu feras moins de conneries. Exécution, hop !

Le métis ne se fit pas prier. Willy non plus.

Van Curtelyn lui adressa un clin d'œil vicieux.

— Tête de Bois, je compte sur toi pour mettre de l'ordre. Compris ?

— Y a intérêt, chef !

Willy se caressait la moustache et retourna au Flamand son œillade, en plus canaille. Ben oui, quoi ! entre Belges et anciens du Congo, on se comprend. Il bondit au volant du 15 tonnes. Il allait entrer dans la ronde et te discipliner cette équipe de bras cassés, fissa ! Et surtout leur donner l'exemple du bon ordre militaire !

Il passa la marche arrière vivement comme il menait toujours sa mécanique. Le six-roues fit un bond en arrière.

— Arrête !

Sur le bull, Fortuné Blanck criait.

— Arrête, bon Dieu ! hurlait-il.

Trop tard.

L'énorme roue du camion avait attrapé le chef de chantier et l'avait précipité sur la suivante qui l'avait laminé mieux qu'une chenille.

Le Flamand ne bougeait plus. Il était mort sans un cri, le cerveau et le torse broyés sous une seule pesée. Le crâne et le thorax faisaient une bouillie d'os et de sang qui se fondait, rouge sur rouge, dans la latérite gluante.

2

Aux premiers âges de l'humanité

Pour arriver plus vite sur le site, Le Guen avait coupé par un chemin forestier qui avait servi, il n'y avait pas si longtemps, à acheminer des grumes. La piste saturée d'humidité était à présent dans en piètre état. Un épais tapis d'humus l'avait envahie où se chevauchaient souches et rhizomes perfides que le 4X4 devait escalader au risque de verser.

Parfois, un arbre colossal s'était abattu, laissant apparaître une petite clairière, et ses gigantesques racines tortueuses se nouaient en monstrueux tentacules figés. Partout ailleurs, des lianes énormes grimpaient vers un ciel cotonneux, s'enchevêtraient et disparaissaient dans ce camaïeu de vert qu'on pouvait imaginer dater des premiers âges de l'humanité.

Le Toyota Landcruiser s'enfonçait dans une lumière verdâtre et glauque et ils pénétraient dans une nappe de brouillasse fluide formée de milliards de gouttelettes invisibles suspendues dans l'air, à quoi s'ajoutait le ruissellement de milliers d'autres qui s'égrénaient en chapelet de feuille en feuille depuis la voûte des arbres.

— D'ici une journée la piste ne sera plus praticable, bougonnait Le Guen.

Heureusement, il avait encore en bouche le goût savoureux du café turc qu'il venait de prendre. Il revoyait Schuller, la mine pincée, se gargarisant du jus aigre d'un sachet de citronnelle qu'il avait plongé dans sa tasse d'eau chaude.

— Vous ne prenez jamais de café ?

— Je n'aime pas trop ça.

— Y a des choses que je ne pige pas.

— Vous savez, des goûts et des couleurs…

Schuller n'avait pas voulu contrarier le patron. Il se sentait vaguement nauséeux. Sa chemise chiffonnée était toute imprégnée de cette moiteur visqueuse qui noyait tout.

Le Guen l'avait regardé sans sourire.

— Je pige pas pourquoi vous pouvez être une pareille chiffe, avait-il dit d'une voix paisible.

Schuller avait fait comme s'il n'avait pas entendu.

La pluie se remit à tomber quand le Landcruiser déboucha de la forêt en haut de la crête.

— Bon Dieu de merde, qu'est-ce qu'ils branlent ?

Le Guen avait aperçu les trois camions arrêtés en contrebas. Il regardait son adjoint maigre comme un hareng séché, les yeux et le teint jaunâtres, les cheveux rares et graisseux. Vêtu d'une étroite chemise en popeline chiffonnée dont les aisselles étaient souillées de larges auréoles de sueur, Schuller tripotait entre ses doigts poisseux un mouchoir.

— Schuller, qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

Le hareng séché tamponna du tire-jus douteux son front étroit d'où sourdaient de fines gouttelettes qui se pressaient entre ses sourcils avant de dévaler la pente d'un nez long et effilé.

— J'en sais rien, moi...

— C'est bien ce que je pensais, maugréa l'autre.

Pantalons de treillis couleur sable retroussés sur ses rangers, saharienne de toile olive ouverte sur un maillot en fil de coton croisillonné, dont les poches multiples étaient pleines d'objets divers, ce Breton puissant et râblé avait l'allure d'un vieux baroudeur.

Agé d'une soixantaine d'années, malgré sa gueule ravinée, il n'en faisait pas cinquante. Tassé sur la banquette du 4X4, plus que jamais sa silhouette évoquait un cube. De taille moyenne, la largeur de ses épaules le faisait paraître petit. Moustache rousse, poil ras et teint sanguin, Martial Le Guen avait le front large, le nez en patate écrasée, le reste de la gueule taillé au carré, avec des orbites proéminentes qui, recouvrant des yeux très rapprochés d'un vert délavé, profondément enfoncés dans l'ossature, lui donnaient un air obtus.

Il essuyait sa figure dégoulinante de sueur et pestait en se souvenant qu'il avait oublié sur la table la Thermos de café glacé que lui avait préparé Aminata.

Il n'avait cessé de pleuvoir de toute la nuit et Le Guen n'avait guère dormi que sur le matin où il s'était réveillé sur un drap moite, en proie à un fâcheux pressentiment. Ne pouvant se souvenir de son cauchemar, il avait demandé à son adjoint ce qui se passait sur la cote 107.

Evidemment, comme d'habitude, Schuller avait été incapable de le renseigner. Tout au plus avait-il pu lui rappeler que c'était là où sévissait un Belge du nom de

Willy Du Bois et le Breton s'était emporté. Malgré toutes les conneries que ce gus avait faites, il n'avait jamais réussi à le débarquer de ses chantiers. A croire qu'il avait un sacré piston, ce piaf ! M. Du Bois (en deux mots s'il vous plaît), alias Tête de Bois. Un sobriquet qui lui allait à la perfection.

Comprenant qu'il y avait un problème, Le Guen descendit du 4X4 et demanda à Schuller de lui passer les jumelles.

A travers l'optique, il vit Du Bois debout à côté du 15 tonnes. Sa tête penchée n'arrivait pas à la hauteur de l'énorme roue. Il restait là, sans bouger, tandis que les chauffeurs descendus des deux autres bahuts accouraient.

Willy seul demeurait inerte, si stupide qu'il fallait l'écarter pour dégager le corps, pelleter et tenter d'assembler ce qui en restait au bord du terre-plein nivelé. Un quatrième camion qui se mettait en position pour basculer sa benne s'arrêtait. Fortuné Blanck ramassait le chapeau de brousse orné du ruban léopard souvenir du Congo et le mettait à la place de ce qui avait été le visage de Jan Van Curtelyn.

Le Guen tendait les jumelles à Schuller qui s'exclama :

— C'est pas Van Curtelyn !

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Vous croyez que c'est encore Du Bois qui…

— … a fait une nouvelle connerie ? Probable.

Le conducteur du quatrième véhicule basculait déjà sa benne tandis que les autres chauffeurs remontaient dans leur bahut. Sur la pente, le carrousel n'avait pas cessé.

Schuller, qui avait toujours son mouchoir, en torcha son menton étriqué.

— Au moins, fit-il avec satisfaction, le boulot continue.

Le Breton ne répondit pas tout de suite. Il songeait qu'il devait remplacer Curtelyn, ce qui n'était pas forcément évident ; mais Schuller avait raison. L'incident n'avait duré qu'une minute, comme si le chef de chantier avait été présent et avait exigé que l'on maintînt la cadence. Le Flamand mort, il continuait à gouverner ses hommes par la routine qu'il avait imposée.

— Au moins, il n'était pas si nul, ce gus.

Le Guen énonçait cette simpliste vérité, comme ça, paisiblement, en toute franchise. Ce serait la seule oraison funèbre de Jan Van Curtelyn.

A ce moment, il sentit le sol bouger sous ses pieds. Il pivota aussitôt vers le Toyota où Schuller l'avait précédé.

A moins de quatre pas, le bord de la falaise artificielle dont le fronton avait été privé de sa sylve protectrice cédait à l'érosion. Il se craquelait en tous sens sur une largeur de cinq ou six mètres à mesure qu'une crevasse se dessinait sur toute la longueur et s'agrandissait lentement. Une épaisse et large bande de terre détrempée commençait à se détacher avec un bruit de succion de la butte où ils se trouvaient. Et Le Guen retrouva soudain son cauchemar.

Il se déplace au milieu de blocs formidables et bizarres dans un monde à part, où rien ne rappelle la planète connue, à la surface unie ou doucement mouvementée. Les roches qui se dressent çà et là sont des monuments fantastiques, des tours, des obélisques, des porches crénelés, des fûts de colonnes, des tombeaux

arrogants ou culbutés. Sous des ponts fabuleux s'engouffrent des torrents gigantesques qui fouissent les limons et les glèbes, arrachant à leurs berges des géants de pierre qui, devenus vivants, s'arment de leurs propres rochers pour se renverser et se démolir.

Sous lui, il sent le constant travail de sape des eaux. La montagne est taraudée par mille ruisseaux qui se jettent dans des fleuves déchaînés. Le massif de roc et de terre contient mal ces tunnels cyclopéens. Ils élargissent leur lit, exhaussent leurs voûtes. Le moment vient où la masse qui la domine ne peut plus se soutenir en entier. Quand elle s'écroule comme le toit d'un temple sur ses piliers ébranlés, Le Guen s'éveille dans un univers de sons.

A l'extérieur de sa case, la forêt retentit de cris et d'appels qui se répercutent en écho sous cette cathédrale antique où flotte l'odeur des sols mouillés après l'orage. Il s'y mêle aussi le parfum du café car Aminata se tient à son chevet, une tasse fumante à la main.

— Loué soit Jésus-Christ. Bonne réveillée, patron.

Le Guen souriait en revoyant la scène.

Il songeait que les résultats des travaux des hommes étaient peu de choses en comparaison des catastrophes naturelles, fussent-elles déclenchées par la connerie humaine, quand elles se produisaient à la suite de la poussée des eaux ou des monts.

Il regarda Schuller et son sourire s'élargit.

La gigantesque avalanche de rocs et de terre qu'il voyait se déclencher devant eux offrait un tel bouleversement qu'elle ne pouvait laisser dans l'esprit de ce

minable qu'une impression d'horreur et d'effroi. Lui, il était au spectacle, et l'éboulement lui procurait une exaltation sans retenue.

A cause du défrichement de la forêt, la masse de terre détrempée par les orages récents n'étant plus retenue glissait des hauteurs pour s'abîmer dans la vallée. L'énorme ébranlement qu'elle communiquait aux sols voisins les faisait céder aussi. Toute la masse se précipitait sur la pente, poussant devant elle tous les débris qui se trouvaient sur son chemin, troncs d'arbres, racines, quartiers de roches.

Les camions de 20 tonnes retournés comme des jouets étaient écrasés. La rivière au fond de la vallée roulait des corps humains, chairs broyées, comme elle roulait des pierres en temps d'orage. Détrempant les sols et les délayant tellement que ceux-ci se changeaient en une boue rouge et molle, lézardée de profondes crevasses et s'affaissant sur son propre poids, le formidable écroulement avait balayé avec lui tout un pan de la falaise sur plus de cent mètres de hauteur, comblant ainsi une partie de la vallée.

Le Guen se tourna vers son adjoint et soupira.

— Vous me torcherez un rapport.

— Je dis tout ?

— Cette question ! Oui, tout. Ça ne sera qu'un brouillon. Ensuite on avisera.

Et le Breton eut un petit ricanement.

— Finalement, vous voyez, Schuller, à toute chose malheur est bon. Cet éboulement est providentiel.

Et comme l'autre le regardait sans comprendre :

— Ben oui, mon vieux. Il nous économise trois mois de travail. Maintenant, nous n'aurons plus qu'à niveler.